

Y a un truc qui tient ensemble toutes ces particules qui sont
Moi
Des forces sont à l'oeuvre que je ne connais pas
J'en parlais hier avec le hêtre
Il m'a dit que lui aussi était un concentré de particules
Ça l'a fait rigoler
Il s'en tordait les branches
Et moi je regardais passer les nuages et je me disais qu'ils
avaient la particule volage
Que j'aurais bien fait
Moi aussi
Voyager mes particules
Dans ce ciel bleu cérule

J'ai parcouru des chemins morts
On m'a dit que la vie était sur l'envers
Je croyais y trouver de l'or
J'ai trouvé des arbres tors
Et des maisons éventrées
J'ai traîné les pieds
L'homme et l'hiver
Étaient passés

Quand la pluie fait la gueule
Elle gèle
Le ciel fait sa crise d'incontinence
Il pisse des flocons mouillés
Tout est gris sur gris
On verrait peut-être
Entre les fantômes brumeux des épicéas
Le profil du loup
On est terrés
Comme des blaireaux
On apprend
L'attente

Il suffit d'un doigt sur la page
Et les mots s'égaillent
À la volée
Comme une poignée de grains
Comme une explosion de moineaux
Et voilà
Mon poème est perdu
Et voilà
Je l'ai jeté au vent
Et voilà
C'était sa place

Je serais bien allé jusque chez toi
Mais tu habites à présent le monde des possibles
Si je pouvais
J'irais
Je tasserai des particules
Je leur donnerai la forme que tu avais
Je t'insufflerai le Chi
L'haleine de l'univers
Et je te ramènerai ici
Dans le provisoire
Et l'imparfait

Elle est dans son terrier
Où la vie est difficile
Où il y a peu de mousse et de bouffe
La souffrance l'a fait bougonne
Les petits sont loin
Le mâle n'est plus le bienvenu
Il ne lui reste que durer
Le coeur muré
Pour le protéger des épines

Il a pris la forme du vent
Il pointe du doigt l'horizon
C'est le ciel gris qui pèse sur lui et qui le ploie
Et ses branches sont des bras tendus
Vers l'ailleurs
Où sont les disparus

Je vais fouiller la toison du chien
Caresser du regard la main squelettique du buisson sec
Explorer les autres détails du réel
Les oiseaux
Les roches
Les forêts
Le ciel
Et même les chiures des ramiers sur mon seuil
Décidément
Le metteur en scène
A fait du cycle du carbone
Une merveilleuse fantasmagorie

À R. Winn

Nous allons partir
Parfois il n'y a plus rien d'autre à faire
Mais où irons-nous ?
Il n'y a vraiment rien pour quoi mourir
Et il n'y a nulle part vers quoi marcher
Marcher droit devant
Juste de la poussière à soulever
En nuage

Elle dort
Tout s'efface
C'est comme si elle n'avait pas vécu
Son visage est là
Muet
Déposé sur l'herbe de ses cheveux
Je n'ai plus rien à lui dire
Elle vit dans un autre monde
Je m'assieds
Je fixe sa porte close
J'attends son retour

Tout est brûlé
Consumé
Nous vadrouillons dans les cendres
Parfois un squelette d'acier évoque encore la forme d'avant
Et quelques un d'entre nous
Nostalgiques
S'arrêtent devant
Un enfant tient la main de sa mère
Il ne connaît que ça
Il sautille
Ça fait de la poussière
Nous avons tout repeint en noir
Mais le ciel
Lui
Est resté bleu
Et le soleil indifférent
Luit
Jaune et heureux

C'est toujours l'hiver
Mais il sait le printemps
C'est un hiver qui déprime
Il pleure

Il sait que les racines s'étirent
Que les branches baillent
Que son manteau de nuit rétrécit
Que les hommes sortent le feu des maisons pour danser
Il sait bien qu'il partira et reviendra
Mais entretemps
Il lui faudra supporter l'intolérable arrogance des beaux jours
Le tintamarre de l'été
Il va lui falloir éterniser

Le charme du temps qui passe
C'est qu'il s'accommode bien du silence
De la grisaille et de la pluie
Pour le voir il suffit d'une fenêtre
Avec des gouttes qui ruissellent
On dirait qu'il ne se passe rien
Au loin pourtant
Très loin
Le canon tonne
Les hommes tentent de tuer le temps
Ils tuent les enfants

La belle au bois dormant sera réveillée
Par le loup
Pas par un prince
D'ailleurs son lit est un supermarché dont l'odeur tente tout ce
qui croque
Ainsi fondent les illusions
Et se ruinent les châteaux en Europe

A mi-hauteur du regard
La palissade des arbres sur la colline découpe l'horizon
J'attends que comme une aube
Le printemps rampe par dessus
En attendant
Ce n'est que du temps qui coule dans ses humeurs capricantes
Un jour il trompe le crocus et la pâquerette
Le lendemain
Versatile
Il reballe frissonnant vers son trou le lérot téméraire
Il est imprévisible
Comme un humain

Le ciel comme un linceul gris tombe en rideau sur l'horizon et
ferme l'avenir

Il couve pourtant la vie qui vient

Les pivoines le savent

Qui risquent déjà les paupières de deux bourgeons rouges

J'égrène les jours comme un chapelet
En marmonnant pour bourrer le silence
En agitant les doigts pour meubler le rien
En me racontant la saison pour donner un sens au temps qui
passe
Aux derniers jours superflus
Dont en douce s'est déjà barrée
La vie

Quand le jour se lève
Moi pas
Je ronronne sous la couette
Je me dis que je suis un homme libre
Que ce n'est pas le temps qui passe qui va gérer le mien
Et puis
Je me garde la surprise
L'improbable fera-t-il soleil
Alors
Je m'étire
Mes tentacules embrassent le monde
Et le palpent
S'il est tendre
Je ferai l'effort de me lever aussi
Et de croquer la vie

Sur une vieille guitare
Elle joue les jeux interdits
Elle la tient sur ses genoux comme un enfant
Parfois elle penche la tête et ses longs cheveux gris
Couvrent les noeuds agités de ses doigts
Le décor serein c'est la ligne bleue de la mer
Sa robe noire est un récif
Pourquoi est-ce que je pense à Rilke ?
À quoi ça rime
Juste une vieille qui tente de garder entre ses doigts la
merveille qui
Inéluctablement s'écoule
Elle résiste

Je regarde par le hublot géant de la porte-fenêtre
Il y a du ciel de l'herbe un prunier une haie de sorbiers un lilas
et un buisson indéfini
Tous les jours
Sous le même angle qu'oblige mon fauteuil
Il ne se passe que le temps
C'est l'entièreté du monde
Seul le rouge-gorge raconte parfois l'histoire du vivant
C'est la dernière vue
Quand je ne la verrai plus c'est qu'il n'y aura plus rien
Même pas moi

Dans le chemin creux tout près de la lisière
En travers
Il a laissé ses traces
Il a été là
Et les branches ployées en voûte ont gardé dans leurs feuilles
le frisson d'air du passage de ses dix cors
Mes écrase-merde
Croisent sa noblesse
Je pose les pieds en évitant sa piste
Plein de respect pour ce bien adapté
Moi qui ne le suis pas

Je ne l'ai pas vu

Lui

Mais j'ai vu son ombre papillonner parmi les noeuds du sapin
de ma garde robe

Dans le champ clos orangé qu'y dessine le soleil

Vulcain ?

Paon du jour ?

Argonaute de printemps

Clin d'oeil

Il m'écrit en morse

On continue bonhomme

Mars a mis ses dessous charmeurs en peau de pâquerette
Un bijou de brume au bout de tunnel des épicéas
Et
Comme une aile
Le peigne fin des baliveaux encore nus qui ratissent le ciel
incertain
Le sentier sourit
Le chien trotte et rit
Tout me dit
Bienvenue

Reste
Obstine-toi
Accroche-toi
Entête-toi
Le temps te tire par les pieds
La curiosité par les cheveux
Alors
Plante tes ongles entre les cailloux
Résiste
Les jours s'en vont
Qu'ils aillent au diable
Tu demeures

De ce mutisme intérieur
Il faut arracher une parole
Il faut faire souffler le vent dans les volets de sa tête
Jusqu'à les arracher
Il faut qu'elle s'envole
Comme dans la tempête
un sac poubelle vide aux allures de chauve-souris
Il faut proférer
Jusqu'à ce que ça déchire un nuage
Et que ça retombe sur nous
Sous forme d'orage de pluie battante
Pour bien sentir
Sous chaque goutte
Vivre la vie

Le temps m'embête.
Il coule à présent si vite
Et si copieux
Je n'en ai jamais tant eu

Je ne sais quoi en faire
Tout ce qui en prenait
Gît
Hors d'usage

Je regarde se vider en vain la corne d'abondance
Si avare pourtant dans le temps

Le prunier fait son strip-tease
Ses dentelles volent comme neige de mars
Et laissent voir sa chair nouvelle
Tendre et verte
C'est un instant magique entre la féerie enfantine et la
naissance de la sensualité lourde de l'été
Finalement
C'est chaque fois pareil
Le cycle radote
Il n'y a même pas de cinquième saison inventive

La magie c'est l'instant
C'est la naissance
Et c'est la mort
Je chante ce qui meurt et j'annonce la vie
Les éphémères pétales papillons
La mort frêle et neigeuse
Qui prédit
Le surgissement

La haie de mars se rhabille
Avec des gestes précautionneux
C'est un strip-tease à l'envers
Que guettent d'un œil impatient les mésanges
Entre deux nuages noirs le soleil l'encourage
je fais comme elle
Je ne peux pas sortir nu
Sans enfiler mon pelage artificiel
C'est un effort physique
Je le déteste
Mais bon
Ça fait rire les renards

